

Pr. Ali Khodja Djamel
Département de langues et littérature françaises
Faculté des lettres et langues
Université Mentouri Constantine

L'enfant, prétexte littéraire du roman maghrébin, Des Années 1950 Aux Années 1980

Thèse de Doctorat d'État, 1998

Le thème de l'enfant dans la littérature maghrébine d'expression française des années 1950 aux années 1980 occupe une place de choix. a partir de 1950, les œuvres sont typiquement autobiographiques et l'enfant présente des aspects souvent pathétiques. Il s'offre a nous comme un objet martyrisé par le milieu social et politique. Mais l'enfant n'est pas que cela. il est aussi permanence de vie.

«En Algérie, et au Maghreb plus qu'ailleurs - nous dit Charles Bonn¹ - l'écrivain est celui qui raconte son enfance, d'autant plus que ses compatriotes semblent refuser la leur. Qu'il s'agisse de Fouroulou chez Feraoun, ou d'Omar chez Dib, les deux personnages sont des observateurs, des relais commodes, grâce auxquels les écrivains pourront y décrire plus facilement un milieu social, une réalité extérieure à l'enfant, même si elle le marque profondément.»

1. BONN Ch., La littérature algérienne de langue française et ses lectures. Imaginaires et discours d'Idées, Éditions Naaman, Canada 1974, pp. 26-27.

En règle générale, faire parler un enfant n'est pas une originalité en littérature. C'est plutôt célébrer un culte de la virginité, «*un culte moderne de l'enfance qui est une des grandes nouveautés de notre temps*»¹. Ce point de vue de Max Primault ne nous fait pas oublier que dans la littérature d'expression française, l'enfance ne ressortit pas à ce culte car nos écrivains ont été trop préoccupés par les réalités du moment. Et cette littérature a voulu montrer à la communauté européenne les innombrables injustices sociales et politiques. Ainsi Albert Memmi affirme que les écrivains maghrébins

«*qui ont vécu la situation coloniale en colonisés (...) ont annoncé et préparé, dans une certaine mesure, la constitution de leurs communautés en nations (...)*»².

Ces écrivains, inspirés par l'événement, n'ont guère laissé de place à l'enfant car la conjoncture sociale et politique d'alors réclamait une littérature de combat. Mais l'homme algérien faisait son entrée dans les Lettres de langue française. En effet, dès 1946, Jean Amrouche publiait dans *L'Arche*, un essai, *L'Eternel Jugburtha*, qui représentait le visage de l'homme maghrébin angoissé, nu, désespéré. Après Amrouche, Malek Hadad a voulu que cette littérature de témoignage «*cesse d'être un simple décor ou accident géographique.*»³

Après la seconde Guerre mondiale, des oeuvres apparaissent qui mettent en scène les hommes de nos contrées. Les écrivains maghrébins font une belle entrée littéraire dans les Lettres françaises. Feraoun publie en 1950 *Le Fils du pauvre*, un livre sans prétention littéraire mais bouleversant, où l'auteur nous livre son modeste témoignage.

1. PRIMAULT Max, *Terredel'enfance*, Henri Lhong-Mahieu, Paris, PUF 1961, p.9.

2. MEMMI Albert, dans l'Introduction à *l'Anthologie des écrivains maghrébins d'expression française*, Éditions Présence Africaine, Paris 1964, pp. 14-15.

3. Propos recueilli dans *Écoute et je t'appelle*, précédé des *Zéros tournent en rond*, essai, Éd. Maspéro, Paris 1961, pp. 32-34.

En 1952, Mammeri publie *La Colline oubliée*. A cette même époque, Dib sort des presses du Seuil *La Grande Maison*. En 1953 paraissent *La Terre et le Sang* de Feraoun, et *La Statue de Sel* de Memmi. L'année suivante Dib publie *L'Incendie*, Chraïbi *Le Passé Simple*, Séfrioui *La Boîte à Merveilles...* Le flot d'oeuvres ne se tarit point. La première génération d'écrivains éclôt à la veille de l'indépendance au Maghreb et « *cette littérature cherchera à forcer - nous dit Ali Merad - la barrière qui séparait alors l'élément européen de la société indigène.* »¹

Cette réflexion trouve déjà son écho dans la littérature nord africaine des auteurs français qui, dès 1900 à 1935, essaient de découvrir « *l'enfant indigène, un enfant plein de gaieté et de naïveté.* »² Peut-on réellement parler de gaieté ?

Mais qu'en est-il dans le roman maghrébin ? Dans celui-ci, cette pseudo gaieté s'estompe pour faire place à une sorte de mélancolie et de rancoeur, d'inquiétude ou de révolte, nées des frustrations de la société coloniale et de la désillusion au lendemain des indépendances. Les fresques romanesques de Feraoun à Boudjedra sont, à ce titre, riches d'enseignements. Une étude comparative permettrait sans doute d'établir qu'il existe différentes images littéraires de l'enfant : enfant résigné, misérable et mélancolique avec Feraoun et Mammeri ; enfant serein avec Séfrioui ; avec Chraïbi et Boudjedra apparaissent les enfants terribles ou révoltés. Farès, Bourboune, Dib, Boumahdi, pour ne citer qu'eux, qui prendront ou reprendront la plume après 1962, orienteront le roman maghrébin vers la contestation. Cette littérature n'est pas une littérature de souvenir, encore moins d'un éternel retour sur soi. Bien au contraire, les héros sont tiraillés et vivent dans le malaise, tout en se

1. MERAD Ali , "Où va la littérature algérienne d'expression française" in *Orient* n° 40, 4^{ème} trimestre 1966, pp. 138-143.

2. GIDE André, *L'Immoraliste et La Porte Étroite*, sans oublier les *Nouvelles* de Isabelle Eberhardt.

débatant avec leurs contradictions dans une société qui n'a pas encore trouvé son profil d'équilibre. Dans cette nouvelle production littéraire, les carences, les traumatismes sont transposés dans une écriture souvent difficile à déchiffrer entre le rêve et la réalité.

Voilà quelques unes des données socio-historiques et psychologiques qui expliquent l'abondance d'autobiographies dans les oeuvres romanesques de cette tranche littéraire des années 1950 aux années 1980.

D'une manière générale les écrivains ont été confrontés à une histoire bouleversante et, en tant que douloureux témoins de leur société, ils nous ont raconté la misère des leurs, leur malaise, leur grande insatisfaction tant sociale qu'affective. Ainsi ils se sont interrogé sur la lutte pour l'indépendance et les moyens de sortir de « la nuit coloniale »¹. Ils ont compris que le départ du colon ne signifierait pas pour eux un retour à la barbarie. Dans cette situation la revendication de l'intellectuel colonisé - souligne Frantz Fanon -

*« n'est pas un luxe mais exigence de programme cohérent. L'intellectuel colonisé qui situe son combat sur le plan de la légitimité, qui veut apporter des preuves, qui accepte de se mettre nu pour mieux exhiber l'histoire de son corps, est condamné à cette plongée dans les entrailles de son peuple. »*²

Les héros-narrateurs rapportent des paroles qui disent l'humiliation, la différence, les sévices du colon, le racisme, les amours mortes, le désir de rêver, de s'évader. Peut-être y a-t-il lieu de dire ici que c'est de ce sentiment de frustration qu'est née, en grande partie, la force du sentiment national.

1. Image utilisée par ABBAS Ferhat, in *Guerre et Révolution*, tome 1 : *La Nuit coloniale*, Éd. Julliard, Paris 1962.

2. FANON Frantz, *Les Damnés de la terre*, (1961), Petite collection Maspéro, Paris 1970, p. 145.

Après l'indépendance, les écrivains jettent un regard critique sur les problèmes de la décolonisation. A cet égard ils s'interrogent sur leurs propres origines ; d'une façon naïve, ils aiment s'introspecter, se psychanalyser en quelque sorte, se redécouvrir, montrer aux autres l'originalité du pays ancestral. Tous ces romans sont donc d'un type particulier puisque la plupart du temps, le passage de l'enfance à l'adolescence s'accompagne, dans le contexte historique, d'une recherche de l'identité collective. La démarche de l'écrivain est bien critique car pour pouvoir s'affirmer, il doit se séparer, « rompre avec l'étranger et avec soi-même », nous dit Jacques Berque¹.

Interrogeons-nous à présent sur les raisons de cette étape de la brisure. L'écrivain désire vivement retrouver sa vraie culture, ses racines profondes, quelquefois ignorées. Il sait parfaitement que la continuité de sa création romanesque est intimement liée à la prise de conscience de son déchirement culturel. Il sait aussi qu'il est debout devant le présent de son pays, observant lucidement l'actualité, une actualité dont il ne partage pas souvent l'orientation politique. Rongé et effrayé par l'inquiétude, le vide, les horizons obstrués, l'écrivain est, sur le plan de l'existence, dans une impasse.

Ce sont toutes ces raisons qui poussent l'écrivain à se souvenir. L'autobiographie est une manière de mieux regarder et se regarder. L'écrivain débride sa mémoire et de vieux souvenirs d'enfance surgissent dans toute leur crédulité et leur perversité, de vieilles légendes échappées du temps nous sont également rapportées, avec un intense souci d'enracinement au terroir, à une classe sociale et aux affinités culturelles. Parvenu à l'apogée du rut avec les valeurs sacrées de son clan, l'écrivain privilégie alors les coutumes, les rites, les traditions, les modes

1. BERQUE Jacques, *Échanges et Communications*, Mélanges offerts à Claude Lévy-Strauss à l'occasion de son 60^e anniversaire, Éd. Mouton, Paris, offprint, p. 477.

d'apparaître mais ces retrouvailles tardives trahissent en vérité une quête forcée, douloureuse même.

L'écrivain ramène des profondeurs du souvenir et du rêve, des instants de vie et d'histoire, des paysages et des types folkloriques, des visages familiers ou légendaires, débarrassés de la boue des temps. Il rassemble habilement toutes les facettes de son vécu pour élaborer son oeuvre, une oeuvre où tous les aspects de la vie sont exaltés. Les moindres détails du panorama maghrébin, tels que le voile, les babouches, la chéchia, la pudeur, l'amour, sont sacralisés. L'écrivain baigne dans une sorte d'allégresse et découvre que son passé n'était point de la honte mais une réserve inestimable de valeurs morales. C'est pourquoi il désire que son peuple se retrouve à travers cette littérature. C'est la remontée aux sources de son moi originel et de la redécouverte de son enfance.

Ce retour aux sources, le mythe des origines, la récupération du patrimoine, constituent des axes nécessaires dans la construction nationale. Le passé possède une force qui exerce une attraction sur toutes les démarches déployées, dans le but de la construction nationale..., désaliénée¹. La nation algérienne, aujourd'hui reconnue, possède une culture et une identité propres. La recherche liée à cette identité culturelle algérienne est un moteur puissant pour l'épanouissement de la société libérée du joug colonial. Soit ! mais l'écrivain est conscient qu'il est bien difficile de se débarrasser de son aliénation et toute cette littérature du malaise dévoile la terrible interrogation ainsi résumée : « *Qui suis-je ?* »².

1. Pour plus d'informations sur le mythe de l'Histoire et la culture, se référer à l'excellente "*Études Culturelles*" : *La culture en Algérie, Mythe et Réalité*, de Mostefa Boutefnouchet, SNED, Alger 1982.

2. Frantz Fanon soulève la même question. "*Parce qu'il est une négation systématisée de l'autre, une décision forcenée de refuser à l'autre tout attribut d'humanité, le colonialisme accule le peuple dominé à se poser constamment la question : « Qui suis-je ? »*". *Les Damnés de la Terre*, op. cit. pp. 177-178.

S'interroger, c'est comprendre son malaise, ses désirs avortés, c'est enfin tenter de sortir de ses enfermements. Dans ce contexte, le problème n'est envisagé que sous l'angle de la mainmise culturelle coloniale. Une fois l'indépendance acquise, les damnés de la terre retrouveraient leur dignité et leur fierté ancestrale. Mais la problématique n'est pas aussi facile qu'on ne le pense. Les progrès scientifiques du monde, à l'heure d'une technologie diversifiée, la fascination de la modernité, ont opéré un profond bouleversement dans les comportements collectifs

Dès lors l'écrivain est dans une position bien critique : Ne pas se référer à une tradition périmée et dépassée, tout en se différenciant par la même occasion de l'Autre, sans le mimer car toute l'idéologie vindicative des premières heures de l'indépendance lui a montré qu'il était un rejeton culturel, un modèle pernicieux. Malheureusement, à cause de toutes ces contraintes, l'écrivain est condamné à vivre ses divorces, puisque la décolonisation n'a pas résolu cette fâcheuse problématique qui lui permet d'assumer sa « différence ».

Ainsi, l'écrivain revendique ses contradictions, son malheur historique en quelque sorte. Créer, c'est accoucher l'oeuvre dans l'effort, c'est défier le malheur, gagner un pari surtout lorsque l'on sait que la littérature française assimilée par le colonisé ne correspond ni à son identité culturelle ni à son identité linguistique. Écrire en français était donc ambigu, un moyen d'intégration pour certains écrivains, une arme contre les oppresseurs pour les autres. En tout cas l'enfant maghrébin, point de convergence de toutes les contradictions et ruptures révélées à l'expérience des indépendances, est saisi comme prétexte littéraire pour l'ensemble des écrivains soucieux de témoigner.

Avec l'indépendance, les jeunes auteurs refusent l'acculturation d'hier. Toutefois, nous précise Frantz Fanon :

L'enfant, prétexte littéraire du roman maghrébin, Des Années 1950 Aux...

« Il est plus facile de proclamer qu'on rejette que de rejeter réellement. »¹

De ce fait, malgré les efforts des écrivains de vouloir coller à la matrice algérienne et de faire oeuvre culturelle, ils ne se rendent pas compte qu'ils utilisent les techniques et les formes de la littérature française.

Une tendance, parmi d'autres, qui se manifeste chez les jeunes poètes ou romanciers-poètes surtout, serait de lutter contre cette imprégnation de la culture française. A cet égard, ils veulent faire des « expériences », recréer une autre littérature pour mettre fin à la « littérature de papa », celle des bourgeois, accessible et comprise par ceux qui ont admiré les grands classiques et poètes de l'école coloniale. Donc les écrivains désirent se ressourcer par un souci d'authenticité et de renouvellement. Cependant, le risque serait de se laisser abuser par une phraséologie doctrinaire, stérile. Abdelkabir Khatibi écrit avec lucidité que :

« Si la littérature véritable est remise en cause de toute la littérature, elle ne peut être alors que sous la forme d'une subversion à la fois violente et contrôlée (...) Les nouvelles générations veulent lâcher l'Occident, en comprenant l'écriture comme une façon militante d'assumer sa responsabilité et, d'une façon théorique, comme une tentative de ré-interprétation des écritures occidentales, comme un dépassement de ses contradictions par un terrorisme lyrique, une violente recherche de la culture nationale. »²

Chaque culture a sa littérature « sauvage », et la littérature maghrébine d'expression française porte en elle la griffe d'un style spécifiquement maghrébin car le but poursuivi par ces auteurs est de revaloriser l'identité culturelle du Maghreb. Très

1. FANON Frantz, *Les Damnés de la terre*, op. cit. p. 151.

2. in *Revue Souffles*, Numéro 10-11, 2^o trimestre 1968, Avant-propos, pp. 4-5.

souvent la présence de glossaires ou l'utilisation du dialecte, les petites notes explicatives au bas des pages par les auteurs, montrent clairement une constante recherche de l'identité linguistique¹.

Tout cela explique en partie le choix, par les auteurs maghrébins, de la formule autobiographique.

La démarche de l'écrivain passe par une recherche des origines, un retour aux sources revéçu d'une manière critique permettant une perspective pour l'avenir. La tentative de se retrouver réellement dans une perspective individuelle, est bien lisible au niveau de la narration de leur propre enfance.

Le choix de notre sujet privilégie le passage de l'enfance à l'adolescence. Cependant notre recherche n'écartera pas certaines oeuvres qui se réfèrent à la première enfance. Toutes les oeuvres retenues se terminent donc au moment où l'enfant franchit de plain-pied le monde adulte, symbolisé dans les récits, par l'exil vers la France ou l'apprentissage d'un métier. Les romans-poèmes peuvent être intégrés à notre recherche car les retours opérés par les narrateurs n'explicitent pas leur situation d'adulte mais ils ne la définissent qu'en fonction de leur enfance.²

L'adolescence est naturellement insérée à notre travail parce qu'elle est considérée, avant tout, comme un stade de l'enfance. De plus, c'est à cet âge critique que la problématique de l'identité se révèle à nous, étalant sans pudeur des narrateurs écorchés, déchirés, conscients des ravages réalisés par l'acculturation. A cette étape pénible de la vie, les auteurs-narrateurs

1. Il serait intéressant de constater le style bien particulier de Abdelwahab Meddeb, Nabil Farès, Kheïr-Eddine, ou Khatibi, avec ces nombreuses connotations coraniques.

2. Citons à titre d'exemples : BEN JELLOUN Tahar, *Harrouda*, Éd. Denoël, Paris 1973, et KHATIBI Abdelkébir, *La Mémoire Tatouée*, Éd. Denoël, Paris 1971.

ne mâchent pas leurs mots¹. Ils expriment leur nausée, leur refus, leurs difficultés. Difficultés d'un autre genre, pour le chercheur, dans le domaine piégé de l'enfance en ce sens que l'écriture est un fait individuel et qu'il faut tenir compte de la particularité des auteurs, de leur sensibilité et de leur style. Tous n'ont pas vécu la même époque et ils n'ont pas, non plus, la même origine sociale².

Il nous faut à présent situer le contexte socio-culturel au sein duquel évoluent les enfances qui nous sont présentées par les auteurs, et d'abord au sein de la famille traditionnelle maghrébine. Les relations y sont basées sur l'autorité incontestable du père qui prétend que le principe de la vérité est sa propriété véritable. La pudeur, la honte, la peur de regarder le père, de parler à haute voix en sa présence, demeurent intactes dans une grande proportion de foyers maghrébins³.

Dans la famille, le mâle, producteur privilégié, jouit d'un statut quasi-seigneurial. La mère accouchant du garçon est félicitée et fêtée avec plus d'enthousiasme que pour la venue d'une fille. La naissance d'un nouveau-né dévoile tout un rituel

1. Il est bien évident que les styles varient et les préoccupations ne sont pas toujours les mêmes.

2. Notre objectif a été de restituer, à la fois, une certaine continuité chronologique (qui fait mieux apparaître rencontres, parallélismes et oppositions éclairant les oeuvres ou les intégrant dans un contexte), des courants d'écriture et des tendances dominantes.

3. Nos écrivains - sans oublier, bien entendu, Albert Memmi - sont de pertinents historiens et sociologues. Dans l'étude de la famille traditionnelle maghrébine, les travaux des sociologues suivants sont dignes d'intérêt :

FANON Frantz, *Sociologie d'une Révolution (l'an V de la Révolution algérienne)*, Petite collection Maspéro, Paris 1972

BOURDIEU Pierre, *Sociologie de l'Algérie*, PUF, coll. Que sais-je, n° 802, Paris, 1988

BOUTEFNOUCHET Mostefa, *Études Culturelles : La culture en Algérie, mythe et réalité*, SNED, Alger 1982.

TOUALBI Nouredine, *Le Sacré ambigu*, ENAL, Alger 1984.

de superstitions. Le bébé est caché du « mauvais oeil » des voisins. Il vit sa petite enfance, protégé dans les jupons maternels et bercé par des histoires merveilleuses et des contes puisés du terroir. A l'âge de cinq ou six ans, avant son entrée à l'école, l'enfant subit la circoncision qui lui est présentée comme le premier pas vers le monde des adultes¹. Quant à la fille, nous précise Frantz Fanon :

« Elle prend place dans le grand réseau de traditions domestiques. La vie de la femme au foyer, faite de gestes séculaires, ne permet aucun renouvellement (...) Elle apprend de la bouche de sa mère le prix incomparable de l'homme. La femme dans une société sous-développée et principalement en Algérie, est toujours une mineure et l'homme, frère, oncle ou mari, représente d'abord un tuteur (...) La facilité avec laquelle le divorce est décidé dans la société algérienne fait constamment peser sur la femme une peur presque obsessionnelle d'être renvoyée dans sa famille. Le jeune garçon, pour sa part, adopte les conduites du père. »²

Le monde féminin a beau être un monde à part dans cette société, il n'en subit pas moins un dramatique conditionnement. La considération particulière accordée à l'homme, à ses comportements virils, à sa force musculaire, à sa moustache, à son courage, souligne un aspect bien particulier de la psychologie sociale. Incontestablement tout est mis en oeuvre pour favoriser :

« le mythe terroriste de la Virilité autour duquel s'organise tout un univers idéologique qui, par sa cohérence, est une des bases les plus solides de l'ordre établi. »³

1. Voir à cet effet : TOUALBI Noureddine, *La Circoncision, blessure narcissique ou promotion sociale*, SNED, Alger 1975, réédition ENAL, Alger 1982.

2. FANON Frantz, *Sociologie d'une Révolution (l'an V de la Révolution algérienne)*, Petite collection Maspéro, Paris 1972, pp. 90-91.

3. FALCONNET Georges et LEFAUCHEUR Nadine, *La fabrication des mâles*, Le Seuil, Paris 1975, p. 204.

Toutes nos analyses convergent vers une ségrégation rigoureuse des sexes, une spécificité bien maghrébine. A cet égard, nous constatons que dans la littérature algérienne d'expression française, les romans écrits par des femmes racontant leurs enfances sont peu nombreux, comparés à ceux des auteurs masculins. Dans la tranche littéraire choisie (1950 -1982) pour l'étude du thème de l'enfant, seules les romancières Marie-Louise et sa mère Fadhma Aïth-Mansour Amrouche ainsi qu'Assia Djebar pouvaient retenir notre intérêt¹. La ségrégation des sexes, la soumission imposée à la femme, le machisme du père ou du frère, le statut d'infériorité sociale de l'épouse, sont mis en scène et constituent la trame de leurs récits.

Depuis 1954 jusqu'à 1980, outre quelques ouvrages d'histoire proprement dite, une trentaine de mémoires-témoignages ont été publiés en français par des Algériens, comme par exemple *Un Algérien raconte* (1960) de Nouredine Meziane ; *Le Journal* (1962) de Mouloud Feraoun ; *Le Camp* de Abdelhamid Benzine, ou encore en 1980 *Et Alger ne brûla pas*, de Si Azzedine². Les auteurs veulent faire oeuvre d'historiens, de mémorialistes, tout en racontant leurs souvenirs. Ils traitent surtout d'une période historique, celle de la Guerre de libération.

D'autres récits-témoignages traitent bien de l'enfance mais débordent celle-ci. Ainsi, par exemple, dans *La Vie d'un aveugle* de Mohammed Kazi Tani (1951), *O mes soeurs musulmanes, pleurez*, de Zoubida Bittari (1964) ; *Histoire de ma vie* de Fadhma Aït Mansour Amrouche (1968) ; *Journal de Mohammed* (1976), *Une Vie d'Algérien*, de Ahmed (1973), *Belka*, de Mo-

1. En effet, il serait intéressant d'apprécier la manière dont les deux romancières ont narré leurs souvenirs d'enfance à des époques différentes et des générations aussi. Les ouvrages concernés :

DJEBAR Assia, *Les Enfants du Nouveau monde*, Julliard, Paris 1962 ; *Les Alouettes naïves*, Julliard, Paris 1967. AMROUCHE Fadhma Aït Mansour, *Histoire de ma vie*, Ed. Maspéro, Paris 1968.

2. Voir la liste et les références dans notre bibliographie.

hammed Belkacem et Alain Gherbrant (1974) ; ou encore en 1981 *Si Smail* de Tahar Oussedik. C'est encore le cas de récits comme ceux de Malek Bennabi, *Mémoires d'un témoin du siècle* (1965) et d'Augustin Ibazizen, *Le Pont de Berq'mouch ou le bond de mille ans* (1979). Saïd Ferdi, qui intitule son témoignage *Un enfant dans la guerre, Algérie 1954-1962* (1981) aborde lui aussi l'âge adulte et ne se cantonne pas dans l'enfance.

Par contre, dans le domaine des romans¹, quelques uns racontent d'une façon romancée l'enfance de l'auteur, aussi bien Mouloud Feraoun dans *Le Fils du Pauvre* (1950, réédit. 1954 limitée à l'enfance et amputée de l'adolescence) qu'Ali Boumahdi, *Le Village des Asphodèles* (1970), récit qui s'affirme dans tout son classicisme sur le plan esthétique. Salah Fellah, dans *Les Barbelés de l'existence* (1969) raconte également sa vie d'enfant et d'adolescent en la romançant. Du reste, un certain nombre de romans maghrébins depuis 1920 comportent des aspects fortement autobiographiques. Pensons à *La Statue de sel* (1953) d'Albert Memmi. De nos jours, Abdelwahab Meddeb dans *Talismano* (1979) raconte lui aussi son enfance mais comme « espace mythique » dit-il.

Comme le remarque avec raison Gilles Charpentier dans sa thèse sur *Évolution et structures du roman maghrébin de langue française* (Sherbrook, Québec 1977), les romans des années 1950 sont des témoins de « l'enfance de l'art et l'enfance d'un peuple » avec des réminiscences de l'enfance même des auteurs.

Quelques courts récits parus dans *Socialisme ou Barbarie* (1959 et 1960), *Les Temps modernes* (1960), *Preuves* (1969) par exemple sont également des récits autobiographiques mais rapides du fait même de leur publication dans des périodiques.

Seul *Le Village des Asphodèles* pourrait être comparé au récit de Rabah Belamri, avec une sélection des souvenirs familiaux

1. Idem.

L'enfant, prétexte littéraire du roman maghrébin, Des Années 1950 Aux...

et avec, dans un dernier chapitre, un jugement sur l'après-guerre vu par un adulte

Le Soleil sous le tamis : Un enfant, une famille, un village d'Algérie avant l'indépendance (1987) est donc remarquable par son unité. Le récit rend fidèlement compte du sous-titre et, telle qu'elle se présente, cette oeuvre est sans doute unique pour l'instant, illustrant sur bien des points la thèse de Nafissa Zerdoumi : *Enfants d'hier, l'éducation de l'enfant en milieu traditionnel algérien* (1970).

Ce qui se remarque encore dans ce récit, c'est l'emploi peu fréquent de l'humour. Celui-ci, certes, n'est pas tout à fait absent mais on attend encore l'auteur qui, dans son roman, prendra ses distances avec les réalités, les transcendera. Le récit de Rabah Belamri se signale par son refus de la morosité. Ayant pourtant vécu le temps du sérieux, celui de la guerre, il ne verse pas dans le récit pathétique, grandiloquent et austère.

L'enfant est dans la guerre, mais il ne parle pas de celle-ci comme Saïd Ferdi : *En enfant dans la guerre*. Il est vrai que Saïd Ferdi l'a vécue bien autrement et qu'il est un peu plus âgé que notre auteur. Belamri ne peut passer sous silence ces « années de braise », mais il est clair que dans la vie d'un enfant, il y a des événements qui retentissent en lui davantage qu'une opération dans le djebel ou même qu'une grenade qui éclate au coin de la rue.

Ce récit est sans fioritures et sans écriture sophistiquée comme chez Farès ou Meddeb. Il ne recourt pas davantage au mythe, à « l'espace mythique », mais à travers ce récit il est quand même facile de lire une ambiance culturelle et religieuse spécifique, la culture du monde rural, l'univers de l'enfance dans ce village de Bougaâ (appelé à cette époque Lafayette) dans les Guergour. L'auteur, parvenu à l'âge adulte, se retourne sur son passé pour le restituer au lecteur avec beaucoup de simplicité, de verve, de vivacité, sans verser dans la description folklorique

ou ethnographique pour le lecteur étranger en mal d'exotisme. A travers ce récit, apparaît un univers cohérent et intégré, qui a déjà commencé à bouger du fait surtout de la guerre de libération. L'école française dans la vie de Rabah Belamri, contribue à faire le reste, c'est-à-dire l'intrusion de l'Autre dans l'univers mental, bousculant l'inconscient traditionnel, ouvrant la porte à un « autre » paradis¹. Il est clair que l'école française avec son enseignement non musulman amène un autre univers, d'autres représentations et visions du monde : « *L'école française ne nous parlait jamais de nous-mêmes* » dit l'auteur. Celui-ci rejoint l'expérience du héros de Mouloud Mammeri dans *Le Sommeil du Juste* et celle d'Albert Memmi dans *La Statue de sel* :

« *L'entrée au lycée prenait l'allure d'une entrée dans le monde* » écrit Memmi ; et Belamri de préciser :

« A vrai dire, tout se passait comme si nous avions honte de notre propre être, dévalorisé par la brillante représentation de l'Autre. »

Mais quelle ivresse chez lui et quel émerveillement dans la famille quand le garçon a la possibilité de déchiffrer l'écriture,

1. Cette autobiographie est exposée de façon ordonnée en trois parties : La rue et les saisons, l'arbre de la vie, Deux paradis à l'horizon.

L'espace de la rue et des saisons est littéralement truculent. Tout y passe ; les jeux, les filles, la sexualité, la circoncision, la violence. Le "filadj" (village) est l'espace masculin avec les cafés, l'écrivain public, le fou, l'ivrogne, le mendiant, le meddah', le charlatan. L'auteur ne nous fait grâce d'aucune observation judicieuse qui aide à pénétrer dans un monde très humain avec ses valeurs, ses conformismes et ses déviances. Les rites et les fêtes religieuses de l'année liturgique sont décrites avec malice parfois, vérité en tout cas.

L'arbre de la vie dévoile la famille ; la mère, le père, les soeurs, le frère aîné, les oncles et les tantes. Le monde des femmes, avec ses disputes, ses pratiques magiques, ses superstitions.

Enfin la troisième partie ouvre au monde de la parole et de l'écrit : l'école coranique et l'école française. Le récit de Rabah Belamri se clôt sur l'école française, ouverture au paradis d'ici-bas. Il ne nous dit rien de l'entrée dans la cité des "Autres".

de lire d'abord, mais enfin c'étaient bien les signes des Roumis, de ceux qui faisaient l'histoire. En outre, n'apprenait-on pas leur histoire ?

Ni chroniqueur, ni historien, ni romancier, témoin seulement d'un moment de sa vie dans un village d'Algérie avant l'indépendance, Rabah Belamri a voulu faire la relecture de son identité. Comme dans *Le Village des Asphodèles* de Boumahdi, il était salutaire pour lui de rassembler les souvenirs du paradis perdu.

Dans le roman de la révolte, des morceaux d'enfance sont reconstitués et présentés sans pudeur au lecteur. Pour Boudjedra, Khatibi, Ben Jelloun, Meddeb, parler paraît plus essentiel qu'écrire. Dans *La Répudiation*, de Rachid Boudjedra, une structure de récits arrangés par la fiction littéraire, nous raconte des souvenirs d'enfance et d'adolescence. Les séquences réunies dans cette structure se rapportent, non plus à celle qui incite à parler, mais celui dont on parle, c'est-à-dire le clan familial (père, mère, marâtre, frère, soeurs, cousines, oncles tantes). Ce roman familial occupe la plus grande partie du roman, ce qui montre bien que l'intention de l'auteur est d'abord de raconter son enfance et aussi de faire une critique de la société bourgeoise et hypocrite. «La mémoire utérine» remonte aux temps anciens et nous rapporte des souvenirs sur «l'enfance saccagée»¹. On pourrait dire que Rachid Boudjedra recherche

1. BOUDJEDRA Rachid, *La Répudiation*, Denoël, Paris 1969. Les pages les plus significatives sont les suivantes (pp. 21-32, 95-111, 218-244) et des souvenirs plus récents : la répudiation de la mère (pp. 31-47), l'agressivité contre le père (pp. 48-69), le remariage de Si Zoubir (pp. 70-88), la ville (pp. 89-94), les carnets intimes des deux voyeurs : Rachid et Zahir (pp. 111-129), l'inceste et l'éveil politique (pp. 129-146), la mort de Zahir (pp. 170-196). Des temps forts et des mots-clés pourraient être analysés plus particulièrement. Les temps forts sont les soirées de Ramadhan (pp. 21-32) et l'Aïd el Kebir avec l'égorgeage du mouton (pp. 218-244) y compris la descente aux enfers, c'est-à-dire dans le four où l'enfant va porter les têtes et les pattes des moutons pour les faire griller mais où il tombe sur un pédéraste.

la pureté des origines. A propos du mythe des origines, Jan-kélévitch fait remarquer qu'au point de départ de toute action révolutionnaire il y a ce qu'on peut appeler le « mythe des origines ». « *Toute révolution est une recherche du paradis perdu.* »¹. C'est toute la quête apparente de *La Répudiation* chez Rachid Boudjedra.

Cette recherche du paradis perdu passe par la recherche de la paternité perdue. Dans les romans de la révolte, la coupure d'avec le père est amorcée dès l'adolescence. Ici encore l'homme a tout pour lui : le bon Dieu et l'ordre établi, le droit de posséder et celui de parler, le droit de fixer le destin de chacun et celui de tout contrôler. Le père n'est pas un modèle pour l'enfant et l'adolescent se durcira en un combat allant jusqu'au désir d'un « plaisir parricide ».

Driss Ferdi du *Passé simple* se rappelle son enfance sous l'oeil du maître, à la fois survalorisé dans sa virilité et limité dans ses élans :

*« Les tendresses m'étaient refusées, les réconforts absents, les pleurs sanctionnés, les souffrances muettes, décelées et condamnées, les élans brisés, les jeux interdits, les écartements vite émondés. Par le dogme, pour le dogme, dans le dogme. Je me tus, m'éteignis, suivis le Droit Chemin. »*²

Rappelons-nous aussi Mouloud Feraoun dans *Le Fils du pauvre* :

« Ils sont nombreux ces coeurs d'enfants qui ne se sont jamais ouverts et qui demeurent gros de tendresse renfermée. »

Boudjedra trouve le mot juste quand il dit :

*« ...nous n'avions pas eu d'enfance. »*³.

1. JANKELEVITCH (S.), *Révolution et Tradition*, Janin, Paris 1947, pp. 13-14.
2. Chraïbi Driss, *Le Passé Simple*, Denoël, Paris 1954, p. 158.
3. BOUDJEDRA Rachid, *La Répudiation*, op. cit. pp. 218 et 223).

Tout n'est que refoulement, affrontement et désir à la fois de domination et de possession.

Le second terrain de la révolte contre le père est celui de la lutte des sexes. Cela nous paraît significatif et important. Plus on a eu l'impression d'avoir été inférieur ou châtré et mutilé, et plus l'affirmation de soi va se faire par le biais de l'érotisme. Plus en effet les interdits et les oppressions sont pesants, plus on surcompense la pathologie de l'échec par une sexualité effrénée pour guérir de sa mutilation, se sécuriser et naître au monde masculin de l'adulte. Cette compensation érotique est encore plus marquée et colorée dans *La Répudiation* de Rachid Boudjedra. Comme dans le roman de Kateb, Rachid (nom du héros de Boudjedra) est attiré indiscutablement vers la soeur ; il est d'ailleurs proche de consommer l'inceste avec une demi-soeur mais il le fait avec la marâtre de quinze ans, la nouvelle épouse de son père. Ce que Boudjedra fait dire à Rachid a déjà été mis, dans une certaine mesure, sur les lèvres de Driss Ferdi : la brisure totale naissait à

« l'orée de notre enfance désabusée par tant de sadisme et de cruauté scintillante, une cruauté qui brodait toute l'innocence dont nous étions capables, ouvrant dans nos mémoires des brèches béantes aux traumatismes, agressant nos jeunes mentalités consternées par l'inexistence du père révélé abstraitement de fête en fête, par les réminiscences d'une voix hurlant les louanges à Dieu et les psalmodies venues des Ancêtres. »¹

1. BOUDJEDRA Rachid, *La Répudiation*, op. cit. p. 225.

Un autre marocain, essayiste, philosophe et poète, Mohammed Aziz Lahbabi, nous livre lui aussi son expérience conflictuelle dans son ouvrage *Liberté ou Libération : « Tirailé entre deux sociétés différentes sous plus d'un aspect, j'ai dû personnellement endurer, adolescent, le sentiment du vide, sentiment qui m'a poussé à son corrélat : la communication. Par cette ouverture sur autrui, je me suis retrouvé moi-même, j'ai découvert la sympathie, l'amour... tout ce qui me lie à mes semblables et me révèle précisément dans cette tension vers l'autre, comme un être communautaire. »* (Aubier, Paris 1956, p. 243)

Remarquons que les auteurs maghrébins (ou simplement des héros de leurs romans) ont été «révélés» à eux-mêmes ou ont vu leur enfance transformée en découvrant l'altérité, la communication et l'échange par le mariage avec une étrangère. La révolte égocentrique étant dépassée dans cette voie de la libération par cette ouverture à l'Autre et par la médiation de la femme, non plus érotisée et utilisée mais reconnue et respectée dans un échange personnalisant.

En racontant tout naturellement leur enfance, les romanciers ont déchiffré une société. Ils ont aussi érigé une passerelle entre l'imaginaire et le réel, qui, de toutes façons, s'éclairent réciproquement, et le réalisme est toujours, comme on sait, un réalisme critique. C'est Macherey qui notait qu'un écrivain de talent est toujours un impitoyable observateur ; c'est Lukacs qui disait aussi qu'un roman est d'autant plus véridique qu'il offre une représentation plus critique du réel. Et Claude Duchet de préciser à bon escient que

«Il n'est point de fiction qui n'ait de compte à rendre au réel, qui ne rende compte du réel, pas de roman qui ne renvoie à son dehors en lui inscrit. Le social est une forme du réel, plus ou moins prégnante selon la nature des rapports vécus, et la société est une des modalités du social.»¹

Il y a entre tous les romans étudiés dans notre corpus, une unité certaine. Non qu'ils se ressemblent, chaque auteur ayant sa propre manière d'appréhender les situations, mais on pourrait dire que l'on se trouve en présence d'une même «matière» et que, travaillée différemment, elle donne des résultats différents.

A première vue, il n'y a pas de comparaison possible entre *La Colline oubliée* et *Le Village des Asphodèles*, et pourtant les

1. DUCHET Claude : *Réflexions sur les rapports du roman et de la société ; roman et société*, Colloque 6, novembre 1971, Publications de la Société d'Histoire Littéraire de la France, Armand Colin, Paris 1973, p. 66.

L'enfant, prétexte littéraire du roman maghrébin, Des Années 1950 Aux...

deux romans s'appuient sur les mêmes éléments ; ils narrent une même adolescence tourmentée et ils peignent une même société, une même situation conflictuelle, le même désir des jeunes adolescents colonisés d'avoir prise sur leur avenir mais, alors que dans le second les héros (Ali, sans oublier ses petits copains d'enfance morts au maquis)¹ sont des révoltés dont on sait qu'ils seront des révolutionnaires², dans le premier le regret essentiel du personnage semble bien être la répudiation de Aazi, «la fiancée de la nuit» consentie par le clan familial³.

La différence entre les romans naît, en particulier, du choix effectué par les auteurs dans la matière qui s'offre à eux. Ce choix, comme l'écrit Macherey⁴ « *ne s'opère pas au hasard* » Que

1. Dans le chapitre "Le temps d'une guerre", l'Algérie est indépendante et le héros narrateur, Ali, retourne au *Village des Asphodèles* pour constater l'agonie de son terroir natal gagné par une torpeur étrange, s'enveloppant dans un silence de mort. Les doux visages de son enfance sont à jamais disparus : «Arab est mort, Guernina est mort, Boutoutou est mort (...) Mon camarade Arab a livré sa bataille rangée avec l'effectif d'un bataillon. Par une ironie du sort, il déclenche contre lui le "Plan Challe" qui venait d'être mis au point (...) Guernina et Salmi choisirent la voie du terrorisme (...) Boutoutou et Hadj firent la guérilla dans les djebels et trouvèrent la mort au cours d'engagements aussi brefs que meurtriers (...) J'étais loin de me douter que l'Algérie allait être libérée par les hommes de ma propre génération. BOUMAHDI Ali, *Le Village des Asphodèles*, Laffont, Paris 1970, pp. 406, 426-427.

2. Comme dans *Nedjma* de Kateb Yacine et *La Dernière impression* de Malek Haddad.

3. Cette étape dans l'itinéraire du héros débouche finalement sur l'exil. Dans *La Colline oubliée*, le groupe de jeunes de la chambre haute, Taast, constate que leur cohésion ne résiste pas aux difficultés tant individuelles que collectives. L'un veut " *quitter cette terre où les hommes sont aux hommes des hyènes*". Quant à Menach, c'est bien fini pour lui aussi : " *Il n'avait plus de raison de tenir à ce coin de terre où il avait épuisé son adolescence : ses deux meilleurs amis y étaient morts, les autres camarades disparus, la veuve de son ami le plus cher était comme morte, et la femme qu'il avait aimée était mariée (...). Alors, à quoi bon ? Il pouvait maintenant mourir en héros de la civilisation, n'importe quand, n'importe où.*" (p. 251)

4. MACHEREY Pierre, *Pour une théorie de la production littéraire*, Maspéro, Paris 1966, p. 143.

Chraïbi se penche sur la révolte d'un adolescent contre le père, Dib sur les prises de conscience politiques de son héros dans sa première trilogie, et Mammeri sur les problèmes personnels d'un individu, n'est ni le fait d'un hasard ni un caprice de « l'inspiration », mais bien un choix idéologique plus ou moins consciemment adopté par l'auteur.

Ainsi cette production est-elle à la fois semblable et diverse : dans son ensemble, elle est placée sous le signe de la tension et du conflit : selon les auteurs, sera privilégié le conflit qui oppose l'enfant colonisé, à lui-même, aux siens, à la société colonisée, ou enfin celui qui l'oppose à la société décolonisée aux structures sociales passéistes et aux valeurs passives, sclérosées, réactionnaires, qui entravent la marche de la société.

Larvée ou déclarée, l'opposition est un des thèmes essentiels de cette production littéraire mais il apparaît à l'évidence qu'à l'époque où sont écrites ces oeuvres, certaines formes d'opposition sont plus constructives que d'autres. Le but des écrivains maghrébins est de donner à voir l'état de leur propre enfance et l'état de la société coloniale ou décolonisée, de porter témoignage et d'amener le lecteur à une même attitude de refus¹.

De la lecture de toute cette production littéraire peignant sous des angles différents le même thème de l'enfant, peut se dégager une image de la société maghrébine, sinon complète [et quelle image peut être totale ?²] du moins suffisamment révélatrice.

1. Se pose alors le problème du public de ces écrivains. Nous sommes très peu renseignés sur la réaction des publics maghrébins et l'égard de cette littérature de langue française : des sondages ont été faits ici et là dont on ne peut se servir sur un plan strictement scientifique. Des problèmes de communication et de langues avec le ou les publics se posent. Nous n'avons aucune sociologie de leurs réactions ou aspirations.

2. Cf Macherey : «... (L'écrivain) ne peut nous donner une vue complète (de son époque)... s'il le faisait, il ne serait plus un écrivain, mais se définirait par un nouveau rapport au savoir et à l'histoire. » (op. cit. p. 134)

L'enfant, prétexte littéraire du roman maghrébin, Des Années 1950 Aux...

Ces écrivains ont une position privilégiée car ils écrivent à une période extrêmement importante, d'intense fermentation politique, de mutations et de conflits. A cet égard, le héros narrateur, ou l'écrivain, a été le témoin d'une histoire. Il est au carrefour de l'histoire. Tous les romans de notre corpus ont un rapport certain à l'histoire et portent la marque d'une époque bien déterminée, ce qui fait la faiblesse des uns et la rigueur des autres : *Le Fils du pauvre* ou *l'Incendie*.

« ne vieillissent pas - nous dit Bouba Mohammedi - Tabti - de la même façon : l'un n'a plus qu'une valeur ethnographique, pourrait-on dire, quand la protestation de l'Autre contre l'injustice sociale et le mépris de l'homme est toujours actuelle. »¹

Ancrée dans l'histoire, cette littérature n'est-elle que le « reflet » plus ou moins fidèle de la réalité ? Pour la littérature ethnographique ou réaliste, cela peu être vrai car la confrontation avec d'autres textes, qu'ils soient l'oeuvre d'historiens ou de sociologues, le montre clairement². On remarquera d'emblée que le thème de la répression, qui caractérise l'époque coloniale dans laquelle évoluent les personnages de Feraoun, est ignorée. Mameri l'effleure à peine. Quant à Kateb Yacine et Malek Haddad, ce thème de la répression constitue la trame constante de leur production littéraire.

Mais on peut reconnaître une époque à différents signes : La « reproduction » minutieuse de la vie quotidienne d'un enfant ou d'un adolescent telle qu'on peut la trouver chez Feraoun ou,

1. MOHAMMEDI-TABTI Bouba, *La société algérienne avant l'indépendance dans la littérature ; lecture de quelques romans*, O.P.U. Alger 1986, p. 19.

2. Pierre Macherey explique (en particulier p. 144 de *Pour une théorie de la production littéraire*) que le "reflet" ne saurait être une reproduction mécanique de la réalité : « L'élément de reflet, qui se donne comme immédiatement fidèle, dépend en fait, puisqu'il est déterminé par sa place dans la structure complexe, de toutes les influences qui s'exercent sur lui, non seulement à court mais à long terme. »

épisodiquement, chez Boumahdi, et d'une façon générale chez les autres auteurs permet d'appréhender une partie au moins de la réalité. Cette transposition de la réalité ne se fait évidemment pas de la même façon chez Sefrioui ou Boudjedra.

En ce qui concerne la littérature de la révolte ou celle qui s'est ouverte à la modernité, la réalité décrite est souvent trompeuse. Ces écrivains (Boudjedra, Ben Jelloun, Khatibi) ont l'avantage d'être ou d'avoir été des témoins directs et « impartiaux » d'une réalité maghrébine complexe. Leur origine et leur position leur confèrent d'emblée le privilège de l'authenticité et de la généralisation. Une autobiographie deviendra du coup la biographie de tout un peuple, un récit, une fiction seront considérés comme l'histoire même d'un pays (Rachid Boudjedra, *La Répudiation*, 1969, Tahar Ben Jelloun, *Harrouda*, 1973) et « *l'écrit sera jugé du coup digne et fier* »¹.

Voulant séduire le lecteur étranger, certains écrivains maghrébins n'échapperont pas au glissement dangereux d'une plume devenue, en réalité, étrangère à un monde étrange qu'elle veut décrire, fournissant force détails de la vie courante : les viols, la prostitution, les répudiations, le despotisme des pères, le vol, les pratiques magiques sont décrits avec réalisme et couleurs. Tout cela est digne de capter l'attention du lecteur².

Obscurantisme, charlatanisme, assujettissement de la femme, intolérance : tout est dit, on descend très bas dans les méandres de la pensée et tout regorge de rancune envers les pères qui ont saccagé leur enfance et la société indifférente à leur égard. Certains illustres critiques exhibent cela comme l'image même d'un pays du Maghreb. Dans cette production romanesque, la complexité du réel est simplifiée, réduite à des clichés qui renforcent le mythe bien vivant du Maghrébin arriéré,

1. J-P Péroncel-Hugoz, in *Le Monde* du 5 juin 1996.

2. Une aubaine aussi pour les éditeurs étrangers.

pauvre d'esprit, incapable par son ignorance, son fatalisme, ses coutumes rétrogrades et ses superstitions¹.

Conclusion

L'interrogation porte sur l'originalité de cette production romanesque maghrébine d'expression française, par rapport aux autres enfants de la littérature universelle, et en particulier celle du XIX^e siècle où la détresse de l'enfance dans la société pré-industrielle rappelle celle de l'enfant maghrébin, objet lui aussi, des grandes mutations politiques et sociales. Nous verrons comment les écrivains maghrébins abolissent le mythe de la spontanéité enfantine. Ils reconnaissent ou projettent dans l'enfant leur propre aliénation et leur propre désarroi. Dans les enfants qu'ils mettent en scène, les auteurs maghrébins de la période 1950-1980, portent en eux-mêmes comme une blessure et une sensibilité d'écorché vif, devant les problèmes sociaux et culturels de toute nature qui les assaillent.

Le thème de l'enfance ainsi située dans ce contexte, devient prétexte de création de l'œuvre littéraire. L'écrivain maghrébin, à l'instar des grands courants littéraires universels, s'affirme comme un témoin de son temps. Il caresse aussi l'ambition d'assumer une fonction sociale en étant le haut-parleur des courants de pensée qui traversent la société maghrébine. Il aspire enfin à apporter sa « goutte de merveille » dont parlait Malek Haddad, dans cet univers heurté du monde contemporain.

1. Tare congénitale, aurait affirmé Louis Bertrand ! Mais ici, les évidences faciles, les conclusions toutes prêtes sont laissées aux soins du critique et du lecteur assoiffé de "connaissances" sur cette contrée.

Bibliographie

Corpus de romans utilisés pour la recherche

1. AMROUCHE Marguerite-Taos, *Rue des tambourins*, Éd. La Table ronde, Paris 1960.
2. BELAMRI Rabah, *Le soleil sous le tamis*, Publisud, Paris 1982.
3. BEN JELLOUN Tahar, *Harrouda*, Éd. Denoël, Paris 1973.
4. BOUDJEDRA Rachid, *La Répudiation*, Denoël, Paris 1969
5. BOUMAHDI Ali, *Le Village des Asphodèles*, Laffont, Paris 1970
6. Chraïbi Driss, *Le Passé Simple*, Denoël, Paris 1954
7. Chraïbi Driss, *La Civilisation, ma mère ! ...*, Denoël, Paris 1972
8. DJEBAR Assia, *Les Enfants du Nouveau monde*, Julliard, Paris 1962 (et coll. 10/18).
9. DJEBAR Assia, *Les Alouettes naïves*, Julliard, Paris 1967 (coll. 10/18 SNED, Alger).
10. DIB Mohammed, *La Grande maison*, Le Seuil, Paris 1952.
11. DIB Mohammed, *L'Incendie*, Le Seuil, Paris 1954.
12. DIB Mohammed, *Le Métier à tisser*, Le Seuil, Paris 1957.
13. FARES Nabil, *Yahia, pas de chance*, Le Seuil, Paris 1970.
14. FELLAH Salah, *Les barbelés de l'existence*, SNED, Alger 1969.
15. FERAOUN Mouloud, *Le Fils du pauvre*, Cahiers du Nouvel Humanisme, Le Puy 1950), Réédition Le Seuil, Paris 1954.
16. HADDAD Malek, *La Dernière Impression*, Julliard, Paris 1958, et Éd. Bouchène, Alger).
17. HADDAD Malek, *L'élève et la leçon*, Julliard, Paris 1960 (et coll. 10/18)
18. KHAIR-EDDINE Mohammed, *Corps négatif*, Le Seuil, Paris 1968.
19. KHATIBI Abdelkébir, *La Mémoire Tatouée*, Denoël, Paris 1971
20. MAMMERY Mouloud : *La Colline oubliée*, Le Seuil, Paris 1952, et coll. 10/18, SNED, Alger
21. MAMMERY Mouloud : *Le sommeil du juste*, Le Seuil, Paris 1955, et coll. 10/18, SNED, Alger
22. MEMMI Albert, *La Statue de sel*, Buchet-Chastel / Corrèa Paris 1953 ; réédition Gallimard, Paris 1966
23. SÉFRIQUI Ahmed, *La boîte à merveilles*, Le Seuil, Paris 1954